

1fr

CINÉMONDE
PARAIT LE
VENDREDI

N° 2 - 2 NOVEMBRE 1928



M^{lle} CLAUDIE
LOMBARD
LA VEDETTE DES
FILMS "OMÉGA"

PHOTO
R. SOBOL, PARIS

CINÉMONDE

138. AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. PARIS

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

● JUDEX ●

Le film à épisodes ! C'est toute une époque, où l'on aimait le mystère naïf, et les émotions des fins d'épisode où le héros ou l'héroïne étaient, selon toute vraisemblance, perdus.

Et la semaine suivante, c'était le miracle. Ils étaient sauvés ! Pas pour longtemps. Il fallait attendre la dernière tranche de la série pour voir tout le monde hors de danger.

Mais qui ne reverrait aujourd'hui avec plaisir ces films si caractéristiques ? Ils ont maintenant le charme désuet des choses qui se sont démodées, puis ont vieilli et par cela même ont retrouvé un intérêt. Il y a cinq ou six ans, *Judex*, les *Mystères de New-York*, le *Cercle Rouge*, le *Masque aux dents blanches*, *Ravengas* nous auraient peut-être semblé ridicules. A présent non.

Le film policier a évolué. Il s'est rapproché de la vérité, il emprunte au fait-divers. Et

leurs héros, s'ils nous émeuvent, ne sont pas toujours sympathiques. Tandis que le film à épisodes nous présentait toujours un Justicier : il était au film d'aujourd'hui ce que sont à Francis Carco les romans d'Eugène Sue.

Et la séance rétrospective que le Groupe-ment des spectateurs d'Avant-Garde va donner de ces films au profit de la malheureuse veuve de René Cresté, qui incarna *Judex*, attirera sûrement bien des amateurs de cinéma à l'"Apollo", le samedi 3 novembre.

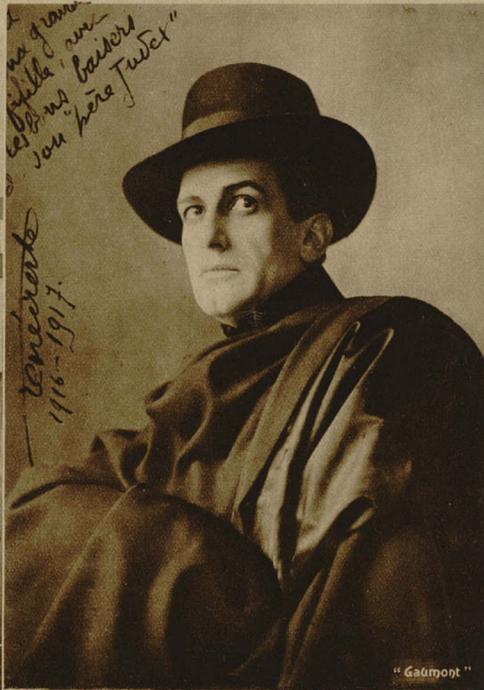
Car, sans compter l'aspect d'un spectacle rare, ils auront à cœur de participer à une belle œuvre. Le sort de Mme Cresté mérite leur empressement : on se rappelle qu'elle voulut se suicider, avec sa fille, et que seul un

Jadis - c'était hier ! - René Cresté, vivante incarnation de Judex savait émouvoir la foule... La foule d'aujourd'hui ne restera pas insensible devant la misère et le tragique désespoir d'une femme : la veuve du pauvre grand artiste.

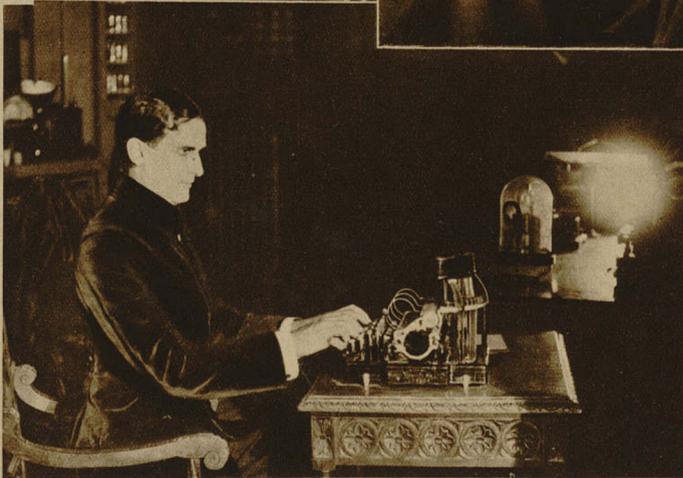


hasard les sauva. Maintenant il faut les aider, car la jeune fille, qui a vingt-six ans, est atrocement malade, et les soins que son état nécessite coûtent cher, très cher. Déjà de nombreux dons, les sauvent pour un temps de la détresse.

Et le public, qui pendant longtemps eut *Judex* pour idole, se doit de soulager la misère profonde de sa veuve. DANIEL ABRIC.



"Galampoot"



Granovsky, le célèbre metteur en scène de la Russie nouvelle, directeur du Théâtre Académique juif de Moscou, qui a tourné, en U. R. S. S. et en Allemagne, de nombreux films, a écrit, après son voyage en France, cet intéressant article.

INÉPUISABLES et multiples sont les possibilités du film : son action est prépondérante comme moyen d'éducation populaire et son rôle est tel, dans la formation du goût, que le film devient une espèce d'encyclopédie, un facteur de civilisation désigné pour répandre l'instruction et l'éducation dans toutes les classes de la Société jusque dans les villages les plus éloignés. Cependant le film ne tire pas encore partie de toutes



les possibilités et ne montre, hélas ! que les côtés les moins favorables.

Je crois que c'est avant tout le scénario qui est à incriminer dans cette crise artistique et sociale du film. Il est incompréhensible que, même dans les pays où la civilisation et les traditions littéraires atteignent leur apogée, comme en France et en Allemagne, on fasse des films d'après des scénarios qui étalent une ignorance honteuse. Le cinéma écarte tous ceux qui, sans être des hommes de métier, pourraient tout de même lui apporter des valeurs avec leurs idées et leurs manuscrits. Mais on les boycotte et, si on leur fait la concession de leur acheter, de loin en loin, un scénario de pure conception artistique, on a soin de le déformer et de l'atrophyer.

La seconde misère du cinéma actuel c'est que la direction de la production est exercée par des personnalités dépourvues de goût et de toute compréhension en matière d'art. Je suis stupéfait chaque fois que je vois les pays bizarres qu'on nous restitue à l'écran : ces halls d'hôtel, ces salons, ces princes ou ces marquis échappés d'un journal de modes ! C'est à croire que les metteurs en scène n'ont jamais vu un hôtel véritable, ni même un homme en chair et en os !

Enfin, l'organisation du cinéma est déplo-

L'avenir du cinéma

Méthodes américaines, européennes, russes

L'industrie cinématographique a une terreur insensée de tout ce qui est art

table : l'emploi des vedettes, tel qu'il est pratiqué, rend impossible tout travail sérieux. Tout le monde doit se conformer à cette méthode absurde : tourner aussi vite que possible les scènes où figurent les acteurs principaux, et cela même isolément. On se fie aux ciseaux "qui devront tout arranger" en dernière ressource.

Le cinéma actuel peut se répartir en 3 types : le cinéma américain, le cinéma européen et le cinéma russe. Bien que le cinéma américain soit excellent du point de vue technique, original dans la comédie et dans le grotesque, il ne représente en moyenne qu'un tissu de mensonges noyés dans de l'eau de roses. Son déclin est inévitable, l'industrialisation lui donne, de plus en plus, un caractère d'objet fabriqué en série, il arrête toute initiative, il étouffe tous les talents. *Chaplin*, le génial *Chaplin* — seul — atteint à des hauteurs inaccessibles aux autres.

Je ne blâme pas le cinéma européen de ne pas avoir de physiognomie propre et de copier, d'une part, l'Amérique, et, d'autre part, la Russie. Bien au contraire, il pourrait trouver ainsi la possibilité de devenir conscient de soi-même. Mais, hélas ! le cinéma européen ne s'assimile pas les qualités du cinéma américain mais uniquement ses défauts ; il reproduit ses mensonges sans atteindre sa perfection technique.

Le film russe a trois qualités incomparables : il ne pratique pas le système des vedettes, son industrialisation n'a pas encore été assez poussée pour qu'il ait cessé d'être

une œuvre d'art et le producteur estime encore que ce n'est qu'en dernier lieu que le cinéma doit être une entreprise commerciale. Malgré l'apparence singulière de ce principe, c'est grâce à lui que le film russe a fait sa réputation internationale et prouvé qu'il n'est pas moins rémunérateur que le film "purement commercial".

Quelle sera l'issue de cette crise ? A mon avis, le film doit toujours prendre, pour point de départ, l'individu. Le film "masses" peut donner quelques créations ingénieuses, comme, par exemple, *Potemkine*, mais je ne considère ce type de film que comme une exception. Au cinéma, comme au théâtre, le sort des masses ne peut avoir un effet sur les spectateurs que s'il est illustré par le sort d'un individu. C'est la raison pour laquelle l'acteur doit être le centre du film.

Je crois que pour porter le scénario à une hauteur artistique, il est indispensable de créer une littérature spéciale pour le cinéma. Il est caractéristique qu'un manuscrit aussi génial que *Donogoo-Tonka*, par Jules ROMAINS, qui peut donner un film poignant, fascinant et gai, alors que toutes les opérètes du passé, du présent et de l'avenir, qui sont déjà par elles-mêmes de véritables catastrophes, sont, par surcroît, adaptées à l'écran !

Le plus grand reproche que l'on puisse faire au cinéma n'est pas même celui de propager des idées, fausses ou nuisibles, son vice le plus graves, c'est son manque d'idées et sa stupidité.

L'industrie cinématographique a une terreur insensée de tout ce qui est art. Celui qui aurait proposé aux directeurs, de la plus grande à la plus petite société de cinéma, le scénario de la *Rue vers l'Or* aurait été éconduit avec un rire sarcastique. Et c'est de cette façon qu'on rejette toutes les critiques et suggestions en déclarant que ceux qui les font n'entendent rien au métier. Il est assez remarquable que les soi-disant initiés de cette branche mystérieuse, ne démontrent leurs connaissances professionnelles et commerciales qu'en accumulant faillite sur faillite.

L'art ne serait-il pas, en fin de compte, la meilleure affaire ? Le risque ne serait-il pas moindre si l'on en faisait exceptionnellement l'essai.

ALEXIS GRANOVSKY.

Le Démon des Steppes est un film qui nous est apparu fort curieux en dépit des multiples coupures de la censure. Ces trois images en situent l'atmosphère.



Souvenirs de cinéma

LE ciné? J'adore ça! Sans blague... J'en ai fait beaucoup. Je ne sais pas si j'en referai. On m'a fait ces derniers temps des tas de propositions: Feyder; Ryder; Henri Diamant-Berger; A. René-Sti... et Dupont, et Durand, qui devraient bien s'associer.

J'ai d'ailleurs accepté la proposition de Durand. Elle ne me prenait que deux heures dans une matinée, et je touchais 50.000 francs pour mon dérangement. Vous parlez d'un business? C'a été mon dernier film: L'Île d'Amour. J'ai fait connaissance de cette pauvre Claude France, et j'ai dansé avec Earl Leslie, mes girls et mes boys. Ainsi, je ne me suis pas sentie une seconde au studio, mais je me serais plutôt crue sur le plateau du Moulin-Rouge, s'il n'y avait pas eu les projecteurs qui pleuvaient.

Des souvenirs de cinéma? J'en ai des tas... La première bande que j'ai tournée s'appelait Fleur de pavé. J'y incarnais une de ces mômes à la redresse, crâneuse et misérable, comme on en voit dans mes sketches dramatiques. Et le second s'appelait Une petite femme bien douce. Naturellement, c'était moi la petite femme, et je cassais tout. A ce moment-là, on répétait les scènes une seule fois. Le metteur en scène minulait, puis disait:

Même au cinéma, car cette photo est extraite de L'Île d'Amour, Mistinguett, empanachée, descend des escaliers.



« C'est trop long! » ou: « Ce n'est pas assez long! Faites-moi ça en six minutes. »

Et tout de suite on tournait, dans le temps indiqué. Pour Une petite femme bien douce, on n'avait pas même répété du tout pour ne pas casser de la vaisselle inutilement.

La Faute du Notaire, la Moche, l'Épouvante, la Doctoresse, voilà quelques autres titres de films qui me reviennent. Et puis, deux grands drames qui ont été refaits depuis l'un et l'autre et que j'avais tournée juste avant la guerre: la Glu et les Misérables.

Dans la Glu, je

... par Mistinguett

faisais la "méchante dame". Or, un jour, mon partenaire, Henry Krauss, emporté par le feu de l'action, me porta au front un coup si violent que je tombai en mousse, le visage couvert de sang.

J'entendis dire:

« C'qu'elle joue bien. »

Et je me réveillai deux jours après, dans mon lit, où je devais rester un mois entier.

Déjà, en jouant Cosette, dans les Misérables, j'avais, en fait de fleurs, reçu un pavé à travers la figure. Accidents du métier! Ce n'est pas eux, au contraire, qui auraient pu m'éloigner du cinéma.

Mais le music-hall m'accapare.

Je crois qu'on peut se servir du cinéma pour rajeunir le music-hall.

Voyez-vous, ce que je reproche au ciné, c'est qu'on n'entende pas les bravos des spectateurs. Moi, il me faut du bruit, du mouvement, pour vivre. Attendre deux heures, sans rien faire, monter sur un parapet le lundi pour se jeter à la Seine le samedi suivant, quand on commence les extérieurs, tout ça, c'est des trucs qui me gênent.

Je n'ai pas entendu encore le cinéma parlant américain. Si ça marche, cela peut être amusant, mais je ne crois pas que l'avenir du cinéma soit là. Car c'est toujours au music-hall qu'on ira entendre une chanson, et au théâtre un drame en vers.

Par contre je crois qu'on peut se servir du cinéma pour rajeunir le music-hall. C'est que le cinéma est un art par lui-même et que le music-hall est — ou doit être — composé de tous les autres.

J'aime Charlot, Douglas, Mary Pickford et Brigitte Helm. Je vais aussi souvent que je le peux au ciné. Et j'ai lu avec plaisir le premier numéro de Cinémonde.

En faut-il plus, avec mon bagage de films, pour mériter le titre de "cinéaste"? j'espère bien que non.

MISTINGUETT.

Voici Miss chez elle, à Bougival, avec le célèbre chien Alfred qui fut son partenaire dans Mon Homme; en soldat, entrain de faire vingt-huit jours volontaires... enfin flirtant avec un chinois qui semble de bois.





Jacques Catelain et Ruth Weyher dans *Panama n'est pas Paris*.

LA GRANDE AVENTURIÈRE

Il est rare qu'une vedette n'ait pas au cours de sa carrière quelque mauvais rôle à se reprocher; jusqu'à présent Lily Damita, nouvelle venue au firmament des étoiles, échappe à la critique. Nul plus qu'elle, exception faite pour Dolly Davis, au charme si français, ne mérite de devenir artiste internationale pour porter par delà les frontières notre esprit. Lily Damita est à Hollywood, puissent les metteurs d'outre Atlantique ne pas gâter ce beau tempérament. *La Grande Aventurière* est le dernier rôle qu'aura joué avant son départ cette jeune artiste. Wierre a su tirer parti de l'intelligence, des dons d'émotion, de la mobilité de notre compatriote, elle a un jeu à la fois délicat et passionné qui émeut profondément. Il faut voir ses attitudes d'angoisse devant le revolver braqué sur elle. Le scénario quoique trop mélo-dramatique est attachant pour les mêmes raisons que le furent *Poupée de Montmartre* ou *Papillon d'Or*, c'est-à-dire à cause de Lily Damita. Sans cette dernière, le spectateur aurait peut-être beaucoup de peine à admettre que l'industriel se laissât aussi vite séduire par la fausse aventurière...

..... Cette aimable scène d'intérieur caractérise admirablement *La Veine*, film frais, pimpant, très parisien.



On verra cette semaine à Paris

LA VEINE

PLUS une pièce est réussie au théâtre, plus nécessairement doit être difficile son adaptation au cinéma.

L'art théâtral repose avant tout ses effets sur les paroles, le lyrisme, l'émotion dans l'art dramatique; les bons mots, dans la comédie et toujours, en définitive, les répliques qui portent et qui sont comme l'aiguille avec laquelle se coud une pièce. Au contraire, le cinéma, jusqu'à présent (puisqu'il est de plus en plus question de nous doter du film parlant) ne s'adresse qu'aux yeux, n'est qu'enchaînement d'images, ce qui fait un art très différent, sur un autre plan. D'où il ressort que l'écran devrait avoir son écriture propre et ne pas se satisfaire de celle du théâtre. On adapte trop et un peu au hasard, partant de ce principe qu'une pièce doit réussir au cinéma, pourvu qu'elle soit signée d'un nom qui a fait ses preuves sur la scène.

De récentes adaptations nous ont prouvé combien on se trompait. Heureusement il y a des exceptions — ce qui ne prouve pas qu'on doive les suivre — et *La Veine*, au titre symbolique, en est une.

René Barberis, il est vrai, ne se contenta pas de servir servilement, de démarquer en une succession de tableaux, Alfred Capus; non, il a réussi à transposer l'esprit du spirituel académicien, à le rendre perceptible par un enchaînement d'images les mieux venues, les plus habilement présentées. Il a fait un film gai, pétillant comme une mousse de champagne, abondant, feu d'artifice de vibrations irrésistibles.

La roulette, le bar américain, la rencontre des autobus, le magasin de la fleuriste, la saisie des matières, autant de scènes adroitement traitées, et qui se déroulent dans la peur. René Barberis a des dons de grâce, il en a profité, il a fait là une œuvre charmante, digne de tous les éloges; mais n'écrivait-il pas sous le signe même de *la Veine*?

Sandra Milanawoff est une émouvante Charlotte Lanier; Elmire Vautier, une coquette très tentante; Rolla Norman, un avocat plein de fougue et de belle humeur. PIERRE HEUZÉ.

CONCOURS de la Vedette Égarée

En raison de l'abondance des matières, nous remettons à vendredi prochain la suite de notre concours. Pour répondre à de nombreuses demandes, nous publierons un exemple de réponse exacte.



Buster Keaton, dans son nouveau rôle de marin improvisé, dans *Cadets d'eau douce*.

Comprimés d'Interviews....

la chemise et la cravate qui va avec le veston?... Ce que j'en dis... Mais du bien. Dreyer a du goût. Il se débat avec le vendeur, discute, critique, fait débal-

GARE DU NORD... QUINZE HEURES

Revenant de ma banlieue, en un voyage bi-quotidien, j'ai rencontré Augusto Génina.

Pardessus allemand, complet de tissus d'Ecosse... sourire Latin. Mais oui, Génina, notre voisin, notre ami.

— Ou je vais?... mais à Berlin. Vous voyez, une petite valise, et le sourire. C'est si près.

En effet, Berlin est bien près, et, pour les cinégraphistes, c'est à deux pas.

— Quand je reviens? Quelle curiosité. Comme on voit que vous êtes journaliste. Je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire, c'est que je commence, le 20 novembre, dans un studio parisien (Epinay ou Joinville), un film pour la SOFAR, qui sera l'adaptation d'un scénario de votre plus célèbre romancier à gros tirage...

J'ai à peine le temps de chercher le nom du romancier que déjà Génina me tend la main, me dit: « au revoir », et disparaît vers un train dont le sifflet l'appelle impérieusement.

... « Au revoir » fait aussi le panache de fumée. Les roues tournent, le train glisse. Génina est parti pour Berlin. Il a exporté son amitié. Mais il nous la ramènera, n'est-ce pas Génina?

FAUBOURG SAINT-HONORÉ... SEIZE HEURES...

Faubourg Saint-Honoré. Des boutiques offrent leurs vitrines tentatrices. Ce chemisier à de bien séduisantes cravates. Entrons... un petit choc... voilà le cinéma qui s'avance vers moi: Carl Th. Dreyer, l'homme qui a jugé Jehanne, le metteur en scène du Maître du Logis, de Il était une fois et de cette admirable Jeanne d'Arc frémissante de passion et de douleur.

Carl Th. Dreyer n'est pas au studio, ici. Il est dans une boutique. C'est un homme méthodique que Carl Th. Dreyer. Dans un studio, il crée. Dans une boutique, il achète. Qu'achète-t-

(A droite.) Quel est le plus ardent? Il serait bien difficile de le dire. Visiblement WALTHER MAC RAIL et MARGARET LIVINGSTON s'adorent.

(Au-dessous.) Mari et femme... évidemment!



Oh, les femmes!.. Cette petite russe de GRETA NISSEN joue la comédie à ce pauvre JACK MULHALL.

NATLI BARR est une beauté russe... Dans son regard, au moment où celle-ci va embrasser MILTON SILLS, passe toute la morbidesse de l'âme slave...

Notre compatriote RENÉE ADORÉE est toute à son "homme".

ler cent pièces, et se fixe sur une.

Et quand, ses achats terminés, Dreyer sort de la petite boutique luxueuse, il a un sourire de triomphe.

« — Je ne suis jamais si heureux, me confie-t-il, que lorsque j'ai fait de bonnes emplettes. — Mais qu'allez-vous faire prochainement? — Chut... Chut... ne me demandez rien. Je viens d'arriver à Paris. Pour l'instant, je remonte ma garde-robe. Je vous le dirai peut-être à la présentation de Jeanne d'Arc... »

Et, balançant son paquet, Carl Th. Dreyer monte dans un taxi qui démarre et se perd dans un embouteillage, très loin... à cinq mètres!

L. D.

Levez-vous embrasser ?



en Amérique...

M. Jack L. Warner nous dit :

COMMENT ON RÉALISE UN FILM SONORE

M. Jack L. Warner, directeur de la production de la Warner Bros, nous donne sur la fabrication du film sonore les indications suivantes :

« Lorsque nous avons entrepris, il y a deux ans, la réalisation des "films-parlants", nous étions soutenus uniquement par notre confiance dans l'avenir. Maintenant nous savons que ces films ont été adoptés par le public avec un enthousiasme qui les enlève définitivement du domaine expérimental et les consacre comme une attraction répondant complètement aux désirs des spectateurs.

« Nous disposons maintenant à la Warner Bros de quatre studios équipés spécialement. Le dernier construit a coûté 7.800.000 francs ; c'est de beaucoup le plus grand de son espèce : il mesure cent mètres sur soixante. Dans quelques jours, une nouvelle scène de mêmes dimensions sera mise en service.

« La visite d'un tel studio bouleverse toutes les idées que l'on peut se faire sur la réalisation des films sonores. Pendant la prise de vues d'un film ordinaire, toutes sortes de bruits se font entendre. Les appareils cliquent, le metteur en scène fait un feu roulant d'admonestations, multiplie les conseils aux artistes ; il arrive que des charpentiers travaillent à coups de marteau tout à côté et quantité de petits bruits extérieurs se font entendre.

« Dans un film sonore, dans lequel on entend le dialogue, tous les bruits parasites doivent disparaître. La scène est entourée de murs capitonnés ; les lampes à incandescence remplacent les lampes à arc qui grésillent ; pas un mot ne doit être prononcé, un pas fait par ceux qui ne prennent pas part à l'action. Le directeur de la production donne ses indications par gestes, ou en pressant sur un bouton, qui illumine une lampe rouge ; les opérateurs sont enfermés dans des cabines mobiles qui ne laissent échapper aucun bruit ; l'objectif lui-même est placé derrière un verre ultra-mince. Le silence est complet.

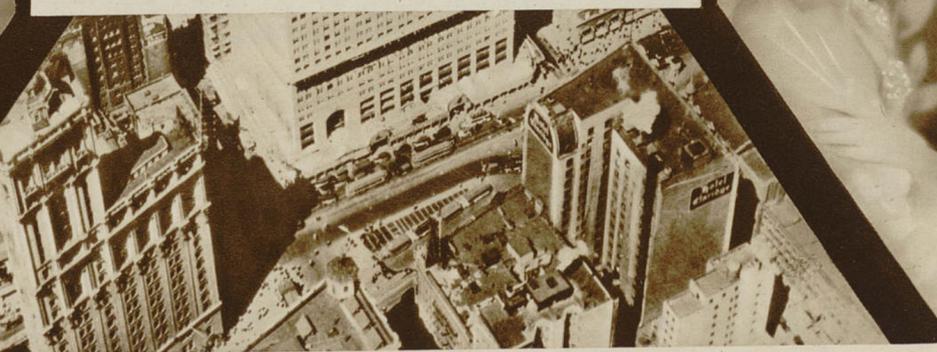
« Le microphone est placé près des acteurs, hors du champ de l'appareil. Lorsque cela est nécessaire, on utilise plusieurs microphones. A un signal du directeur, la prise de vues commence et, dans une cabine munie de baies vitrées, suspendue au-dessus de la scène, deux hommes règlent l'intensité du son transmis par le microphone.

« Le film sonore a conquis sa place ».

JACK L. WARNER.

DE NEW-YORK A HOLLYWOOD

Le nouveau Théâtre Fox qui sera inauguré à Philadelphie, l'an prochain, et dont les travaux viennent de commencer, sera muni d'un système de réfrigération spécial desservant non seulement le théâtre proprement dit, mais tous les bureaux, magasins, etc., aménagés dans le bâtiment, dont le budget prévu est de 16 millions de dollars. Il pourra recevoir 5.500 spectateurs assis, l'orchestre symphonique sera composé de 125 exécutants, et plus de 600 employés divers y seront attachés en permanence, sans compter 350 artistes de toutes spécialités.



...en Italie ...en Angleterre

BIEN que le cinéma italien eut connu avant la guerre une période extrêmement brillante, qu'il fut même à un moment donné le premier du monde, on peut dire qu'il est à peu près inexistant par rapport aux autres pays.

L'effort d'une maison telle que la Pitaluga est tout à fait isolé. Mais il ne faudrait pas croire que l'Italie, prise dans tous les domaines,



La fête traditionnelle de la "Rue", dans Vicence.

économie politique aussi bien que littérature, et en pleine renaissance, a définitivement renoncé à une production cinématographique nationale.

Il appartenait à celui qui a entrepris la rénovation de son pays de réaliser cette cinématèque, et qui comprend l'actualité et les films d'enseignement les plus divers : vie agricole, vie industrielle, vie scientifique, qu'il s'agisse des mœurs des insectes qu'a saisi sur le vif J. B. Fabre ou de l'existence compliquée des micro-organismes.

La bibliothèque du cinéma documentaire italien est déjà extrêmement riche, mais chaque année l'accroît de millions de mètres de pellicules. Création nationale, placée sous le contrôle du Duce, c'est un véritable institut de films qui a nom L.U.C.E. Ses buts sont : propagande et érudition au moyen du cinématographe. Quant à ses moyens d'action, ils sont comme bien on pense des plus étendus : obligatoirement d'un bout à l'autre de la terre italienne, les cinémas, sous le contrôle étroit de l'Etat, doivent intercaler dans chacun de leur programme au moins un de ces films documentaires.

De plus, ces films sont distribués gratuitement dans toutes les écoles communales. En outre la L.U.C.E. dispose de cinémas ambulants véritables chariots de Thespis, qui vont de village en village porter les belles images.

Il est incontestable que cette semence idéale portera ses fruits dans la conscience italienne.

L'Italie qui n'a point de cinéma dramatique a le premier cinéma intellectuel du monde. Mais rien ne dit que le dictateur italien, qui, le premier des dirigeants de tous les peuples, a compris la vertu de l'art muet, langue universelle, après s'être adressé à l'intelligence pure ne se souciera pas de l'âme humaine et de ses besoins d'émotion.

EN ouvrant cette page consacrée au Cinéma Anglais, il me semble intéressant de rappeler les origines du cinématographe en Grande-Bretagne.

Le premier directeur fut un nommé Robert Paul, aujourd'hui décédé. Il ouvrit une salle sous le nom d'Animatograph, salle qui dépendait de l'Alhambra-Music-Hall. Les séances publiques furent précédées d'une séance de démonstration exécutée par Robert Paul au "Firsbury Technical Collège" le 20 février 1896, il y a trente-deux ans.

Peu de personnes se souviennent de cette première séance. La femme de Robert Paul, qui est toujours vivante, aime raconter ses débuts.

La recette fut, paraît-il, splendide ; en faisant sa caisse le soir, elle constata une recette de 7 shillings et 3 pences, ce qui correspondait à 9 francs 10 centimes de notre monnaie d'alors.

Nous aurons ici l'occasion de constater les progrès réalisés depuis cette époque.

C'est le cri du jour : Le cinéma anglais va se révéler ! Un immense effort est entrepris de l'autre côté du Channel ! Vous allez voir !...

Il ne faut pas plaisanter ; nos amis anglais se sont mis au travail sérieusement et leurs premières productions sont tout à fait dignes d'intérêt. Des sommes considérables ont déjà été engagées dans la construction et l'aménagement de studios géants et ceci n'est, paraît-il, que le prélude de sacrifices financiers plus importants encore. Albion se sent prise d'un irrésistible amour pour le cinéma et elle entend le conquérir coûte que coûte. C'est un très louable souci et nous suivrons ce labeur avec d'autant plus d'intérêt qu'il nous est fort sympathique.

DES STARS D'HOLLYWOOD ARRIVENT EN ANGLETERRE

On considère comme un très bon signe de cette « renaissance » du cinéma anglais, le fait que des actrices et acteurs fameux quittent Hollywood pour l'Angleterre. Tel est le cas pour Wyndham Standing, Corna Duveen, Anna May Wong, Gilda Gray. Cette dernière, qui est la créatrice du « charleston » et du « black bottom », tiendra un des rôles principaux dans « Piccadilly », de E. A. Dupont.

Un des derniers débarqués est M. Nigel Barry. Il paraîtra dans une comédie réalisée à Elstrée pour la British International Pictures.



Margaret Allen et William Freshman dans une scène de Widdicombe Fair que Norman Walker réalise à Elstrée pour British International Pictures.

WIDDICOMBE FAIR.

Dans le cliché ci-dessous, on peut facilement reconnaître les deux "Stars" si aimées du public anglais : Margaret Allen et William Freshman.

Tous deux viennent d'être engagés pour la nouvelle production de la "British International Pictures".

Margaret Allen est d'origine anglaise et on peut le dire un type très pur de la race anglo-saxonne. Grande, blonde et mince, elle présente au public féminin le spécimen idéal de la silhouette à la mode. William Freshman, sujet lui aussi de la libre Albion, est bien le personnage représentatif du jeune sportif. Et tous deux font un fort beau couple !



Miss Gillian Dean, qui joue dans The Lilly of Willearey.

DERNIÈRES NOUVELLES D'ELSTRÉE

Miss Betty Balfour est maintenant complètement rétablie de la grande fatigue qu'elle avait ressentie à la suite de ses deux dernières productions et qui avait exigé qu'elle prit, sur le continent, un long repos. Cependant Miss Betty Balfour n'est pas de retour pour longtemps en Angleterre car elle doit repartir pour Vienne où elle remplira le principal rôle dans un film que la British International Pictures réalise en association avec la Sascha-Film.

Karl Brisson aura le principal rôle de "Tambourine" film adapté du roman de Léon Cladel, mis en scène par Harry Lachman. Le rôle principal est le rôle d'Hercule.

...des gestes...des Masques

Le cinéma est l'art du mouvement. Mais il n'est certes pas l'art du mouvement désordonné car l'objectif impitoyable souligne toutes les fautes, toutes les exagérations et restitue à notre œil les moindres gestes des acteurs avec la plus cruelle vérité. C'est ce qui fait la différence fondamentale entre l'art du geste au théâtre et l'art du geste au Cinéma. Nous nous esclaffons à la vue de certains films d'avant-guerre dans lesquels les acteurs se croyaient obligés de mimer leur rôle exactement comme ils les jouaient au théâtre : nous rions aux éclats à la vue de ces amoureux qui se précipitent aux pieds de leur belle en roulant des yeux de mersans amoureux, de ces pères courroucés qui chassent un galant en lui désignant la porte à grand renfort de gesticulations exaspérées. Combien de

façon d'interpréter les rôles nous semble désuète et ridicule aujourd'hui où nous considérons comme véritablement artistiques les films dans lesquels les sentiments de l'âme se reflètent surtout sur la physionomie à l'exclusion de toute démonstration extérieure de la part de l'acteur.

Mais il existe au Cinéma cette qualité mystérieuse qui s'appelle la "photogénie". Tel merveilleux acteur de théâtre ne sera qu'un piètre comédien d'écran parce qu'il n'est pas photogénique. A la scène, grâce au maquillage et aux artifices du costume, il paraîtra incarner exactement le personnage qu'il doit représenter, tandis que saisi par l'objectif, il surgira sur l'écran gauche, bedonnant et d'une incapacité qui ferait croire que l'on a à faire à un débutant ! Le même phénomène se pro-

duit actuellement pour le film sonore dont la submerge l'Amérique et les plus merveilleux acteurs d'écran tremblent pour leur avenir car ils ne sont tous doués d'une voix de rossignol ! Le masque, la science du geste font les bons acteurs de Cinéma. Les vedettes les

plus célèbres ont toutes à leur actif l'une ou l'autre de ces qualités indispensables : un visage expressif, une grande souplesse d'allure alliée à la rondeur des gestes, à la grâce naturelle des mouvements. Le rire de Douglas, sa force élégante égale la grâce menue de Mary Pickford. Les jambes spirituelles de Lily Damita ont suffi à la classer star avant même que l'on ait découvert son talent dramatique.

La blondeur de Mlle Huguette ex-Duflos n'a pas suffi, en dépit d'expériences répétées à faire reconnaître en elle une des élues du Cinéma. Le métier d'acteur est magnifique, mais il exige de ceux qui se sont voués à lui un labeur forcené. On ne doit pas oublier que les grandes vedettes de l'écran disparaissent parfois aussi vite qu'elles apparaissent. Le métier "use". Le cinéma est un dévorateur de talents.



Anna Mag Wong, la gentille américano-japonaise et son partenaire Henrich George dans *Song* reçoivent les indications du metteur en scène Richard Eichberg.



John Barrymore est un Juan "d'une belle pres"



Dans la *Passion* de *Jeanne d'Arc* le beau film de Carl Dreyer, Mlle Falconnetti a su rendre avec une intense vérité les sentiments qui bouleversent l'héroïne.



(En haut) Anita Paige examine soigneusement les négatifs du film où elle paraît aux côtés de William Huges et l'on comprend son anxiété car c'est un début ! Quant à Bill Daniels, photographe de la Metro, il est très calme derrière ses lunettes.



(A gauche) Il ne faut pas se frotter à Ramon Novarro qui est un duelliste redoutable. On le voit bien dans cette scène de *Levers*, de la Metro-Goldwyn.

(A droite) Le studio des Ursulines a remporté un succès considérable avec *A Girl in every port*. On voit ici la charmante jeune Jenny Jugo s'apprêtant à grimper à une échelle.

Le film qui parle!
L'art muet
qui devient
bavard!

Les théoriciens du
cinéma pur font la grimace
et ils n'ont point assez
d'anathèmes contre cette
innovation qu'ils jugent
hérésiarque!

Ils avaient appelé
les metteurs en scène:
musiciens du silence!
Ils n'ont plus qu'à
mettre au musée leur
jolie définition.

S'ils pouvaient tenir
entre leurs mains les
prophètes qui ont
donné une langue au
film, ils leur offriraient
des dragées à la
strychnine.

Mais ce miracle, s'il
n'est point de leur
goût, est assez agréable
à certains.

Quels sont ces bienheureux?
Devinez!

Des acteurs?
Non!

Des chanteurs? Un ténor? Un baryton?
Une basse? Un contralto? Un soprano?

Non!

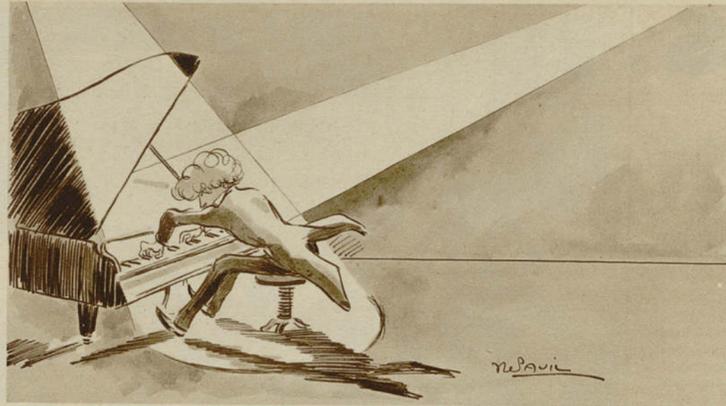
Mais qui?

Un auteur dramatique!

Il a un visage et une barbe en rectangle,
des yeux qui brillent comme deux flammes sur
une banquette, une bouche amère et sarcastique.
Vous l'avez reconnu! C'est Lui! Bernard Shaw,
le grand Bernard Shaw, cynique, sceptique et
misanthrope! Bernard Shaw qui fait la moue
à nos Lettres et à nos écrivains! Bernard
Shaw qui s'est battu dans un colossal duel
oratoire avec Henry Bernstein! Bernard Shaw
qui a juré de ne jamais mettre les pieds
en Amérique, et qui y est allé, enfermé
dans une boîte ronde, et roulé en bobine.
Il y avait sur l'étiquette: *Film: Bernard Shaw.*
Et le douanier américain a ouvert la boîte,
déroulé la pellicule. Il y avait un Bernard
Shaw par image. Bernard Shaw multiplié.
C'étaient cinquante, cent, deux cents, mille
Bernard Shaw qui lui filaient entre les doigts!
Un bataillon, un régiment, une armée de
Bernard Shaw, qui tous, péroraient, argumen-
taient, dissertaient, raillaient, et déversaient
les paradoxes!

Il pouvait reprendre et paraphraser, ce
gabelou, le mot fameux de Tristan Bernard:
« J'ai eu cette nuit un affreux cauchemar, j'ai
rêvé que vous étiez mille! »

L'opérateur en tournant sa manivelle a
fondu sur l'écran tous ces Bernard Shaw en
un seul! Alors est apparu une vedette nouvelle
qui a pris place parmi les Douglas Fairbanks,
les Charlie Chaplin et les Ramon Novarro,



ÉTOILES DU SOIR

une étoile de quelque soixante ans, l'étoile
du soir!

Sans le film parlant, Bernard Shaw n'aurait
pas traversé l'Atlantique, ni gonflé son porte-
feuille d'une avalanche de dollars. Bernard
Shaw a le sourire!

Défenseurs de l'art muet, pleurez sur vous!
Puisque Bernard Shaw n'est pas de votre avis,
vous avez tort!

Il est une autre étoile du soir qui s'annonce
à l'horizon. Son nom, du moins, est prononcé
par tous les journaux de l'univers.

Quel est ce frère d'Aldebaran, de Sirius et
de la voie lactée?

Paderewsky!

Voilà où mènent la présidence de la république
polonaise, la virtuosité des gammes et des
arpèges, et un certain menuet en sol majeur
que tapotent toutes les ingénues du piano.

« Il fallait un acteur, ce fut un pianiste qui
l'obtint », dirait Figaro bilieux.

Paderewski n'est pas bilieux! Comment le
serait-il? Il va tourner trois films parlants, et
il recevra pour honoraires trois millions sept
cent cinquante mille francs.

Du coup, l'art muet perdra vraiment son
nom. Il va éclater en accords, friser en trilles,
et sauter en triples croches.

Car vous pensez bien que ce n'est point pour
incarner Kosciuszko ou quelque autre héros
polonais, que Paderewski est engagé au
cinéma.

C'est pour jouer du piano. Tandis que ses
doigts voltigeront sur les touches, la pellicule
gravera son image. Cela ne le distraira pas;
la musique le transfigure, et l'idéalise. Sur un
paquebot qui le ramenait récemment d'Améri-
que ne joua-t-il pas, bien qu'il se fut brûlé un
doigt. A Fortunat Strowski qui s'étonnait de
cet acte de courage, il

répondit: « Quand je
joue, je ne sens pas
mes doigts! »

Tout à son art, M.
Paderewski ne songera
pas à se faire valoir
sous le feu des pro-
jecteurs. Il le pourrait
cependant, car il est
fort beau. Sa tête aux
traits fins et réguliers,
à l'ovale racé, à la
chevelure blanche en
tempête, est éminem-
ment photogénique;
elle se dessinera avec
autant de précision, de
relief et d'accent que le
visage d'un Rod la
Rocque ou d'un Jaque

Catelain; et l'écran
s'éclairera autant par
la clarté d'intelligence
qui émane de son
regard que par l'arc
voltaïque.

Nos jeunes premiers,
aux minois de prin-
temps, n'avaient point
prévu cette concurren-
ce! Un physique
aussi séduisant que le
leur, avec l'enchan-
tement des harmonies!
Voilà qui va donner
une chiquenaude à la
suprématie de la
jeunesse. Les Booz
vont affronter les
gigolos!

Le vieillard qui
revient vers la source
première.

Entre aux jours
éternels et sort des
jours changeants.

Car on voit de la flamme aux yeux des jeunes
gens.

Mais dans l'œil du vieillard on voit de la
lumière. Comme nos chérubins de l'écran,
Paderewski va recevoir des lettres enflammées.
Dans les petits courriers des revues cinématog-
raphiques, « Votre petite romanesque » de-
mandera son âge; « une piquée du ciné », son
adresse; « œil de gruyère », la liste de ses rôles;
et « feuille d'automne » posera cette question:
« est-il marié? » Les journaux refléteront son
portrait de face, de trois quarts et de profil,
ainsi qu'un jeu de mille miroirs; et il est
assuré de mettre en larmes après sa mort
autant de jolis yeux que Rudolf Valentino!

Voilà qui va donner idée aux amateurs de
concours, de mettre en compétition les plus
beaux et les plus photogéniques vieillards des
pays d'Europe et du monde, et l'on va partir
à la recherche des « étoiles du soir ».

Pour l'Angleterre: Bernard Shaw.
Pour la Pologne: Paderewski.

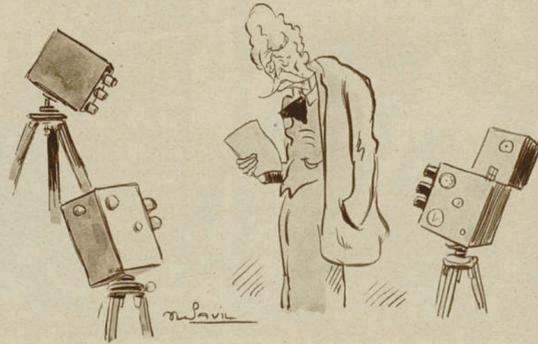
Et pour la France?
Si l'on me demande mon avis, je dési-
gnerai: Georges de Porto-Riche.

L'on filmait l'Académicien lisant des scènes
de son *Théâtre d'Amour*, ou quelques poèmes
de l'Anatomie sentimentale.

George de Porto-Riche, étoile de cinéma?
Voilà, avec *Amoureuse*, l'immortalité as-
surée!

Quelles œuvres va interpréter, dans ses films,
Paderewski? Lui seul le sait. Voudra-t-il
laisser surprendre le secret de ses acrobaties
pianistiques? Il n'aura qu'à jouer la vertigi-
neuse *méphisto-valse* de Liszt, pour qu'on
la tourne au ralenti!

MAX FRANTZ.



IMPRESSIONS D'ALGÉRIE

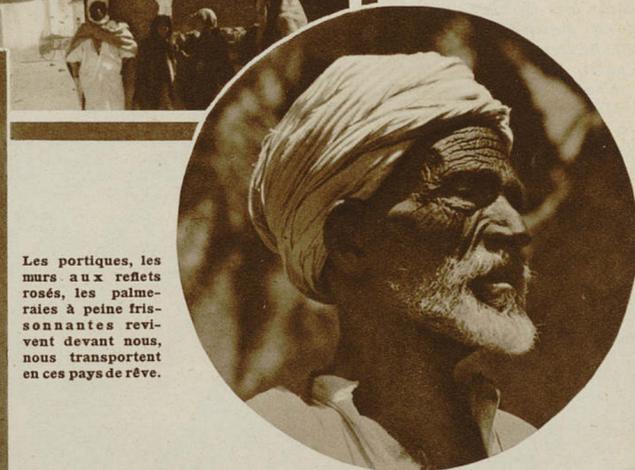
**Le public est désormais
convaincu de la supériorité
du film en couleurs
naturelles sur le film en
noir et blanc**

La semaine dernière, la Société des Films en couleurs naturelles Keller-Dorian
a présenté au cinéma du Colisée un reportage de grande classe: *Impressions
d'Algérie*, qui a soulevé l'enthousiasme des spectateurs. Jamais le procédé Keller-
Dorian n'avait encore affirmé de façon aussi éclatante son incontestable maîtrise
dans la reproduction des couleurs avec les graduations les plus délicates, les plus
subtiles nuances. A l'apparition de cer-
tains coucher de soleil
d'une émouvante gran-
deur, à la vue des
dances des Aulard-
Naëls avec le cha-
toisement des étoffes
dont on discerne les
moindres détails, le
reflet des ors, des ver-
roteries, le public, em-
poigné, a éclaté en ap-
plaudissements spon-
tanés. Et c'était un
public blasé de spécia-
listes, parmi lesquels
d'irréductibles admira-
teurs du noir et blanc!

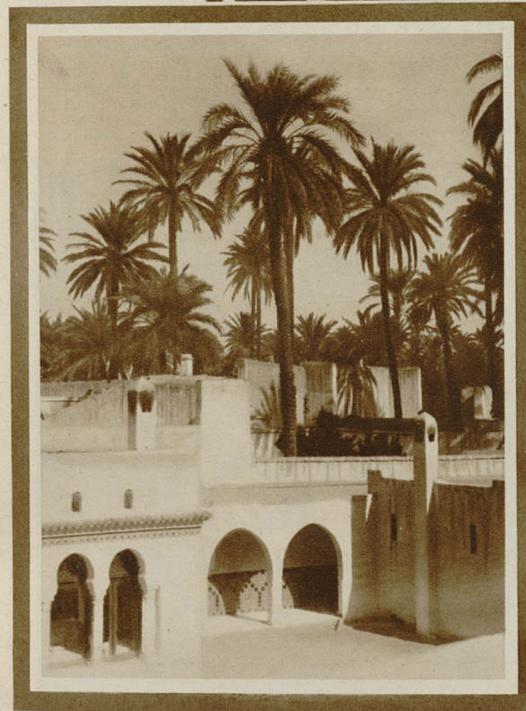
Le film *Biarritz, pla-
ge moderne*, qui suc-
céda sur l'écran du
Colisée à *Impressions
d'Algérie* a été ac-
cueilli avec le même
succès. Ce fut une
triumphale journée
pour le film en cou-
leurs naturelles.



Les haillons disparaissent,
les étoffes les plus viles, sous
la lumière éclatante, retom-
bent en plus harmonieux...



Les portiques, les
murs aux reflets
rosés, les palme-
raies à peine fris-
sonnantes revien-
nent devant nous,
nous transportent
en ces pays de rêve.



Les opérateurs de Kel-
ler-Dorian ont subi
une panne sérieuse!
Heureusement pas de
lions à l'horizon!

Comment réussir au Cinéma ?

« Il n'y a pas de recette sûre », dit Janet Gaynor.

SOLLICITÉE par un grand magazine américain, Janet Gaynor, la talentueuse interprète de *L'Aurore* a refusé formellement d'écrire un article sous ce titre : « Comment réussir au Cinéma ».

« Rien de plus cruel que cette habitude de citer des conseils, attribués aux étoiles de l'écran, sur la manière de parvenir au cinéma et — fit-elle avec un sourire où perçait une certaine mélancolie — je vous en parle en connaissance de cause, car je sais trop bien, quelles pénibles épreuves j'eus à supporter alors que, toute nouvelle venue, je cherchais à m'inspirer de certains avis, d'ailleurs plutôt fantaisistes, publiés sous la signature d'une des grandes vedettes alors en vogue. C'est seulement lorsque je me fus rendu compte que je ne faisais ainsi que retarder mes progrès et nuire à ma carrière, que je m'aperçus de la véritable nature de cette dangereuse propagande. Si j'avais persisté dans cette voie, une autre, aujourd'hui, serait l'interprète de *L'Aurore*.

« Des mois entiers, je m'étais évertuée vainement à me faire un type d'ingénue moderne — j'y ai perdu un temps précieux. Un jour, chez Fox, Irving Cummings, le metteur en scène, me conseilla d'y renoncer et de rester « moi-même » ; il me promit même un rôle dans *La Chevauchée de la Mort*, avec George O'Brien, le même qui est aujourd'hui mon partenaire dans l'œuvre de M. Murnau... Je l'écoutai, — et il faut croire que je m'en suis bien trouvée, puisque M. Murnau, après m'avoir vue dans ce rôle, me donna le principal personnage féminin de *L'Aurore*. — Quand

je pense à tout ce que je risquais de perdre à suivre des avis dénués de bon sens, je suis encore plus ferme que jamais dans ma résolution de ne jamais donner de conseils de ce genre, pour l'unique plaisir de voir mon nom dans les journaux...

« Car, sachez-le bien, il y a autant de manière de réussir à l'écran que de vedettes dans la carrière, et toute généralisation ne peut que décevoir. Il n'y a qu'une seule règle qui soit bien fixe, c'est le travail... D'ailleurs, le succès, j'en suis persuadée, est uniquement une question de tempérament, — et je vous défie bien de me trouver deux artistes de tempérament identique...

On ne saurait trop féliciter Janet Gaynor de sa franchise et de son bon sens.

L. D.

« Il faut savoir répondre à dix questions », dit Murnau.

Le célèbre metteur en scène Murnau a établi un questionnaire qui le guide dans le choix de ses interprètes.

Bien entendu, ce questionnaire n'entre pas seul en ligne de compte, pour évaluer les chances de réussite d'un jeune « espoir », et le charme physique conserve toute sa valeur au cinéma. Cependant, Murnau estime qu'entre deux candidats de valeur égale, son questionnaire lui fournira le moyen de trouver le sujet. Le voici :

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de déterminer leur degré d'instruction, mais leurs réactions, leur intelligence, leur puissance d'observation ou d'imagination... Voici les dix questions qu'il pose habituellement :

1. Donnez deux synonymes d'émotion.
2. Si votre visage n'était pas dans le champ de l'objectif, comment exprimeriez-vous, avec le reste de votre personne, la crainte, l'amusement, l'anxiété ?
3. Porte-t-on le monocle à l'œil droit ou à l'œil gauche ?
4. Quel est le dernier livre que vous avez lu ?
5. Décrivez une femme fatale en costume de ville.
6. Quel est l'artifice de maquillage qui donne aux clowns leur perpétuel sourire ?
7. Quel est, à vos yeux, votre qualité la plus importante pour votre avenir à l'écran ?
8. Quelle différence y a-t-il entre « tempérament » et « caractère » ?
9. À quoi servent les gros plans ?
10. Quel est le personnage de composition qui vous a le plus intéressé à l'écran, et pourquoi ?

Le Regard

Les yeux jouent un rôle capital. Ce n'est pas par les gestes, les mouvements du corps, que l'artiste exprime ses sentiments, mais par les jeux de physiologie, l'éloquence du regard. On doit convenir que Anna May Wong (à gauche), la piquante Voronina avec son monocle, et Carmen Boni (à droite), ont toutes trois cette « photogénie » du regard toujours si recherchée au cinéma.



Sur les Chantiers du film

La semaine dernière, un certain ralentissement s'est manifesté dans l'activité de nos réalisateurs. Cela tient au temps incertain et au fait que plusieurs films viennent d'être achevés et leurs auteurs soufflent un peu avant de se remettre au travail.



Le metteur en scène Vorins, entre deux scènes du « Joyau des Césars », s'entretient familièrement avec l'Imperator romain.



Une belle tête de manant... « Cap. Fracasse »



De haut en bas : Une habile reconstitution du Pont-Neuf pour « Le Capitaine Fracasse »



La pause de midi. Les mousquetaires reprennent des forces.

Le fameux acteur allemand Klein-Rogge dans « Tu m'appartiens », réalisation de Maurice Gleize.

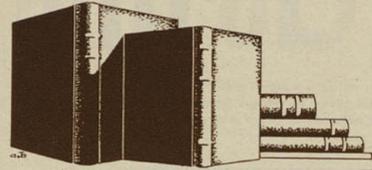


Une valse... « Vocation ! » — C'est le titre du film que réalise Jean Bertin.



Lillian Constantin dans « Chacun porte sa croix », de Jean Choux.

LES LIVRES



LES Directeurs de CINÉMONDE me demandent d'étudier brièvement ici, chaque semaine, les rapports de la littérature avec le Cinéma.

C'est une tâche qui me séduit, encore que ce soit proprement mettre la main entre le bâton et l'échine. Car les rapports dont on veut que je me mêle ne sont pas des plus cordiaux.

Sans doute romanciers et cinéastes échangent-ils des sourires. Ceux-ci ont besoin de sujets; ceux-là ont besoin d'argent. L'accord semble donc facile puisque les uns détiennent ce que les autres désirent.

D'où vient, cependant, contre le Cinéma la hargne des littérateurs?

Les littérateurs se méfient du Cinéma. Ils l'accusent de les avoir trahis plus souvent que traduits. Vieille querelle qu'on fait aux comédiens et aux illustrateurs.

Les cinéastes, eux, comme les comédiens, se flattent de recréer, sinon de "créer", comme ils disent, l'œuvre écrite. Ils sont portés à croire qu'elle n'existerait pas sans eux en ses pages mortes. Ils n'ont pas toujours tort.

Quoi qu'il en soit, il est maintenant des romanciers, moins renchérés, qui écrivent délibérément en vue de l'écran. C'est le cas, par exemple, de Marcel Arnac dans cette "Farce de l'Île Déserte" qu'on pourrait, sans grand peine, projeter en un film excellent.

Mais si le Cinéma commence de la sorte à séduire quelques auteurs, il n'en est point qu'il n'influence. Il arrive même que tel romancier, ennemi de l'écran, écrive, sans s'en douter, un scénario remarquable.

Je voudrais ici noter les influences. Qu'on les admette ou les condamne, la critique, désormais, ne peut les ignorer.

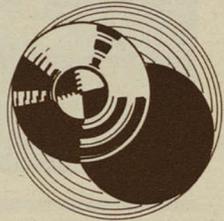
NOËL SABORD.

LES LIVRES... Ils fournissent matière à la plupart des films. En France où nous possédons le plus riche bagage littéraire, les metteurs en scène s'exercent beaucoup plus à adapter les œuvres d'imagination, qu'à créer d'après des scénarios écrits spécialement pour eux. Et le cinéma influence plus profondément chaque jour nos romanciers... Est-il besoin de justifier davantage la présence d'une chronique des livres dans un grand journal de Cinéma?

Le plus pur amateur de Cinéma prend nécessairement contact deux fois par jour avec LA TABLE. La table familiale ou celle du restaurant. Et il n'est pas indifférent d'avoir fait un bon ou un mauvais repas avant de s'asseoir devant l'écran. Le dîneur satisfait trouvera toujours meilleur un bon film; il se montrera indulgent pour un spectacle médiocre. Le contraire est vrai aussi... Un directeur de cinéma avisé devrait avoir toujours souci de posséder un bon restaurant à proximité de son établissement.

Le cinéma et la musique sont déjà intimement liés. Ils vont l'être plus intimement encore par l'apparition du "film sonore". Le phonographe prendra cette année une importance décisive dans de nombreuses salles, grâce aux merveilleux appareils qui reproduisent impeccablement la voix humaine, et rendent à nos oreilles charmées l'exécution des plus brillants orchestres... Nous ne pouvions négliger LES DISQUES qui apportent dans nos foyers, distraction, poésie, nous fournissent le naturel complément au plaisir des yeux.

LES DISQUES



VOUS avez un phono, comme tout le monde. Vous lui faites jouer des disques de "grande musique", comme tout le monde. Et de "petite musique" aussi, comme tout le monde.

Mais si vous voulez goûter les douceurs neuves du phonographe mieux que tout le monde, choisissez les disques où il révèle sa personnalité propre. Tous les timbres ne sont pas copiés servilement par la machine. Le phonographe transpose. Il est poète. Il est inventeur. C'est surtout dans les jazz qu'il réalise avec les instruments à vent des unions qui sont de délicieux mariages. Les disques de jazz, qui jonchent le marché, se répartissent en deux catégories; celle des disques de danse, surpeuplée, et celle des jazz d'art, beaucoup plus réduite, mais pleine d'exquis imprévus. Dans cette musique finement jazzée, écoutez New Saint-Louis Blues, Best Black, Igone (chez Columbia), Bolchevik ou Constantinople (chez Gramophone), Blues Skies et son refrain chanté par l'incomparable Vaughn de Leath (chez Odéon).

Les voix ne sont pas toutes également bien traitées par le phonographe. Les unes — ordi-

nairement les voix anglo-saxonnes — sont "phonographiques"; d'autres ne le sont nullement, bien qu'elles appartiennent parfois à de célèbres vedettes. Parmi les voix avec lesquelles aucune déception n'est à craindre, s'imposent: pour le chant anglais, celles de Vaughn de Leath (reine du phono), Sophie Tucker, Jack Smith, Layton et Johnstone, les Revellers, les Sophomores. La voix de Chaliapine est splendide dans tous les disques enregistrés électriquement jusqu'ici, mais tout particulièrement dans Boris Godounov. Sous les voix françaises, il y a souvent bien des surprises, et tel qui brille au théâtre comme un astre n'est plus, dans le disque, qu'un quinquet mal mouché. Nous aurons plus d'une fois l'occasion d'en faire la comique expérience.

Un avenir double s'ouvre désormais à la machine parlante. Elle doit être tout ensemble un musée et un laboratoire.

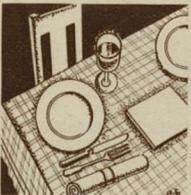
Un musée, qui mette à la portée de la main les grands virtuoses, les grands orchestres, les grandes masses chorales.

Un laboratoire qui permette aux chercheurs d'utiliser la personnalité de l'appareil, de former des ensembles neufs où des timbres spécialement choisis créeront des sonorités nouvelles. On peut sourire aujourd'hui de jugements comme celui-ci, extrait d'un Dictionnaire de musique: « Les phonographes répandus dans le commerce ne peuvent tenir lieu d'instruments de musique. »

Non seulement le phonographe d'aujourd'hui en tient lieu, mais il en est un, doué d'une vie personnelle, qui nous réserve encore bien des joies.

ANDRÉ CŒUROV.

LA TABLE



VOICI venir l'hiver, saison propice aux satisfactions gastronomiques et déjà nous entrevoyons Noël avec son cortège de classiques victuailles. Et cependant nous ne songeons pas sans regret aux journées ensoleillées,

aux repas pris en plein air dans ces bonnes auberges de la région parisienne: L'Aubergade de Pontchartrain ou fait merveille l'ami Sebillon, l'Hôtel Saint-Hubert à Rambouillet où règne la plus aimable et la plus avisée des directrices, l'Auberge Saint-Pierre à Dampierre, si accueillante, les jolis coins de la Forêt de Fontainebleau... que sais-je encore?

Consolons-nous. Nous trouverons cet hiver en notre capitale bon gîte et bonne table: les bons endroits ne manquent point et le seul mérite est de les découvrir. Nous nous efforcerons, à CINÉMONDE, de dresser un répertoire unique — par sa sincérité — des bonnes et "honnêtes" tables de Paris.

FRITZ LANGUE.

La mode et l'écran

Raquel Meller dans la "Venosa"

Les Manteaux

Les Souliers — Colifichets



N'est-elle pas exquise cette robe de dentelle blonde d'après-midi, et ne se rend-on pas compte de suite combien Arlette Marchal doit être élégante avec sa minceur très distinguée?

(CRÉATION DE JENNY)

J'AI vu Raquel dans la Venosa, oserais-je dire que je n'ai pas aimé ses robes bien que créées pour elle par Lanvin? Elles ne me paraissent pas être combinées à souhait pour la grande artiste, car elles manquent de légèreté pour sa petite taille. Les cols trop engoussants ne sont pas heureux, pour elle, et c'est dommage car j'admire le goût de Jeanne Lanvin, que je considère comme parfait: toutefois, dans une des dernières scènes du film, sa robe très large, tout à fait "style", a racheté celles du début; ce n'est peut-être pas très nouveau, mais c'est du bon Lanvin dont on ne se lasse pas.

La mode pour le soir est à l'ampleur, mais il faut la disposer d'une façon savante lorsque la femme n'est pas grande, sinon sa ligne disparaît, et la sauvegarder c'est toujours le point essentiel.

Faites vos manteaux du soir plus longs, Madame, et même — ceci est un simple conseil que me dicte mon flair de Parisienne, — allongez aussi un peu derrière ceux d'après-midi, car si vous portez, pour aller prendre le thé, une petite robe coupée irrégulièrement du bas, cela n'est pas très harmonieux d'apercevoir les pans qui dépassent le manteau.



Lily Damita porte une délicieuse robe de sport deux pièces: sweater en tricot à raies blanches rehaussées d'or; jupe de crêpe de Chine plissé, bleu assorti et ceinture de cuir.

(CRÉATION DE JENNY)



Gertrude Oimsted de la Metro-Goldwyn porte une charmante robe d'après-midi en crêpe Elisabeth beige. La jupe est recouverte de franges allant du marron foncé au paille.

Quant aux doublures, il faut les porter fantaisie le jour. Les Chine unis disparaissent pour laisser la place aux imprimés, aux broderies. — Pour le soir, un manteau de velours peut être doublé de lamé — ou de fourrure. J'ai vu hier une fort jolie cape de lamé entièrement doublée d'hermine, c'est d'un raffinement bien français.

Les souliers se portent de plus en plus fantaisie; le comble du chic est de les assortir à la robe, en daim pour le jour, en velours, en lamé et même brodés de pierreries pour le soir, mais c'est là un luxe coûteux car le bottier est cher, et si l'on danse les souliers se fanent vite hélas! — Perugia excelle dans le genre très fantaisie; il fait des amours de souliers très ouverts — brodés perlés — délicieux pour les femmes qui ont un petit pied cambré, car avec un bas luxueusement fin rien n'est plus agréable à regarder.

Les colliers de fausses perles ont vécu. Si vous ne possédez pas la rivière et la véritable perle, mieux vaut, pour mon goût, laisser le cou absolument nu. C'est peu seyant, sec il est vrai, mais plus jeune aussi; à moins que vous dénchiez en furetant une originalité de bon goût que vous aurez la joie d'être seule à porter.

CADY.

AU CENTRE
DE TOUTES LES
ACTIVITÉS PARISIENNES
VOUS RETROUVEREZ EN CET
HOTEL
L'ACCUEIL ET LE CONFORT
QUE VOUS
RECHERCHEZ



HOTEL CHATHAM

Rue Volney & Rue Daunou

ADRESSE TELEGRAPHIQUE
CHATHAMEL - PARIS

PARIS SON RESTAURANT ET SON GRILL-ROOM
SONT PARMIS LES PLUS REPUTES

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
ET COLONIES :	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr., 6 mois, 32 fr., 1 an, 62 fr.	
3 mois 12 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis,	
6 mois 23 fr.		
1 an 45 fr.		

LA PUBLICITE EST REÇUE :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"
ETUDES PUBLICITAIRES :
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

a partir d'aujourd'hui à PARIS

2^e ARRONDISSEMENT
GAUMONT-THÉÂTRE, 7, Bd Poissonnière. La Vendeuse des Galeries.
IMPÉRIAL, 29, Boulevard des Italiens. Les Fugitifs.
SALLE MARIVAUX, 15, Bd des Italiens. La Passion de Jeanne d'Arc

3^e ARRONDISSEMENT
PALAIS DES FÊTES, 199, rue St-Martin. Rez-de-chaussée
Le Voile nuptial; 1^{er} étage : La Grande Aventurière.

4^e ARRONDISSEMENT
SAINT-PAUL, 38, rue St-Paul. La Grande Aventurière.

5^e ARRONDISSEMENT
A partir du 2 Novembre, le célèbre et regretté artiste français MAX LINDER, dans **LE ROI DU CIRQUE**, et EMIL JANNINGS dans **DERNIER DES HOMMES**, film sans sous-titres réalisé par F. W. MURNAU.

CINÉMA JEANNE-D'ARC, 45, Bd St-Marcel. Le Président.
CINÉMA ST-MARCEL, 67, Bd St-Marcel. Paname n'est pas Paris.
MONGE-PALACE, rue Monge. Paname.

6^e ARRONDISSEMENT
DANTON-PALACE, Bd St-Germain. Paname.

9^e ARRONDISSEMENT
ARTISTIC, 61, rue de Douai. La Grande Aventurière.
CINÉMA PIGALLE, 11, Pl. Pigalle. Paname.
"LES AGRICULTEURS", 8, rue d'Athènes. Rien que les Heures.
ROCHECHOUART, 66, r. Rochechouart. La Veine.
SÉLECT, 8, Avenue de Clichy. La Veine.

10^e ARRONDISSEMENT
LOUXOR-PALACE, 170, Bd Magenta. Le voile nuptial.
PALACE ORDENER, 77, rue de la Chapelle. La Grande Épreuve.
TIVOLI-CINÉMA, 17, Fg du Temple. La Grande Aventurière.

11^e ARRONDISSEMENT
BELLEVILLE-PALACE, 23, Bd de Belleville. Paname n'est pas Paris.
COCORICO, Bd de Belleville. Le Tourbillon de Paris.
FÉERIQUE, 146, rue de Belleville. Paname n'est pas Paris.

12^e ARRONDISSEMENT
DAUMESNIL-PALACE, 216, Av. Daumesnil. La Colombe.
LYON-PALACE, 12, rue de Lyon. La Veine.

13^e ARRONDISSEMENT
CINÉMA MODERNE, 190, Av. de Choisy. L'éternelle infamie.
ROYAL-CINÉMA, 11, Bd Port-Royal. L'éternelle infamie.

14^e ARRONDISSEMENT
EDEN-VINCENNES, rue du Château. Miss Edith Duchesse.
MONTROUGE-PALACE, 73, av. d'Orléans. La Grande Aventurière.

15^e ARRONDISSEMENT
FOLIES-JAVEL-CINÉMA, 109 bis, rue St-Charles. Napoléon.
3^d CINÉMA LECOUBE, 115, r. Lecourbe. Paname n'est pas Paris
SPLENDID CINÉMA, 60, av. de La Motte-Picquet. Chasse gardée.

16^e ARRONDISSEMENT
CINÉMA GRAND ROYAL, 83, av. de la Gde-Armée. Monsieur Albert.
CINÉO, 101, Av. Victor-Hugo. Le Cirque.
MOZART, 49-51, rue d'Auteuil. La Veine.

17^e ARRONDISSEMENT
DEMOURS, 7, rue Demours. La Veine.
LUTÉZIA, Avenue de Wagram. Après la Tourmente.
MÉTROPOLE, 86, av. de St-Ouen. La Veine.
ROYAL, 37, Avenue de Wagram. La Veine.
ROYAL-MONCEAU, 38, rue Lewis. La Grande Aventurière.

18^e ARRONDISSEMENT
LE CAPITOLE, square de La Chapelle. La Veine.
GAUMONT-PALACE, 43, rue Caulaincourt. Ben-Mur.
MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet. La Grande Aventurière.
ORNANO-CINÉMA-PALACE, Boulevard Ornano. La Veine.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, Bd Rochechouart. La Grande Aventurière.
STUDIO 28, 10, Rue Tholozé. La Puissance des Ténèbres.

19^e ARRONDISSEMENT
AMÉRIC-CINÉMA, 146, av. Jean-Jaurès. Napoléon (fin).

SEINE

AUBERVILLIERS
FAMILY-PALACE, Napoléon (2^e époque).
OLYMPIA, 111, Avenue de la République. Rapa-Nul

BOULOGNE
OLYMPIA, 131 bis, Avenue de la Reine. Rapa-Nul.

CLICHY
CASINO, 51, Boul. National. Le Naufrage de l'Hespérus.

CHOISY-LE-ROI
SPLENDID-CINÉMA-THÉÂTRE, 9 bis, rue Thiers. Le Cirque.
MALAKOFF
FAMILY-PALACE, Napoléon (1^{re} époque).



Olga Tchekova est portée en triomphe dans une atmosphère de bacchanale. (Une scène de Moulin Rouge, de E. A. Dupont.)



PHOTO MANASSÉ

La ravissante Annie Oesterreicher, qui connaît un vif succès au théâtre dans les rôles de "soubrette", va faire ses débuts au cinéma. Nul doute que sa grâce, sa beauté ne lui confèrent bientôt la vedette.